

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

I

Nous avions perdu notre mère chérie; elle était morte à la saison où les feuilles tombent, où les arbres se dépouillent de leur dernière verdure. Plongées dans la tristesse et notre deuil, nous avions passé seule l'hiver à la campagne, Macha, Sonia et moi.

Macha, ma plus ancienne amie, avait été notre gouvernante; elle nous avait appris à lire, nous avait élevées, et si loin que pouvait remonter mon souvenir, je me souvenais de ma bonne Macha.

Sonia était ma sœur cadette.

L'hiver fut bien triste pour nous dans notre vieille maison de Prokoxsk. Le temps fut excessivement froid, le vent avait amoncelé la neige jusqu'à la hauteur des fenêtres, les vitres étaient troubles et, le plus souvent, couvertes de givre. De toute la saison, nous ne pûmes sortir soit à pied, soit en voiture.

Nous recevions rarement des visites, et ceux-mêmes qui nous en faisaient, ne nous apportaient ni joie, ni gaieté. Tous avaient une figure triste, parlaient à demi-voix, comme s'ils eussent craint de réveiller quelqu'un. Ils se gardaient bien de rire, ils soupiraient et pleuraient en me regardant, moi et surtout ma pauvre Sonia, vêtue de sa petite robe noire.

Tout dans la maison rappelait encore la mort; l'atmosphère était comme imprégnée de l'horreur du trépas. La chambre de maman restait close, et tout en ressentant une douleur aiguë à la vue de cette porte muette, quelque chose d'invisible me poussait à jeter un regard dans cette chambre froide et déserte lorsque je passais devant, chaque soir, pour aller me coucher.

J'avais alors dix-sept ans, et l'année même de sa mort, ma mère était sur le point d'aller s'établir en ville pour y achever mon éducation et me mener dans le monde. Le chagrin que j'éprouvai de sa perte fut immense. Toutefois, j'avouerai franchement que malgré cette peine, il m'eût été excessivement pénible, à moi qui étais jeune et belle, comme tous me le disaient, de me voir condamnée à végéter un second hiver à la campagne, dans la solitude et le désolement.

Avant la fin même de cette hiver, le sentiment de désolation et d'angoisse que j'éprouvais était tel que je ne quittas plus ma chambre, abandonnant toute lecture et n'ouvrant plus mon piano.

Si Macha m'invitait à m'occuper de telle ou telle chose, je lui répondais: "Je ne veux pas, je ne puis pas..." Intérieurement, je me disais: "A quoi bon? Pourquoi m'occuper de qui que ce soit, si le plus beau temps de ma vie doit se passer à me consumer ainsi dans une existence stérile?" Et à cette question je ne trouvais d'autre réponse que des larmes, — des larmes bien amères!

On me répétait sans cesse que je maigrissais, que j'enlaidissais, mais ce détail me laissais tout à fait indifférente. Pourquoi, du reste, et pour qui aurais-je pu m'en préoccuper? Il me semblait que toute ma vie devait s'écouler dans cet isolement et cette tristesse mortelle auxquels, seule, je n'avais ni la force, ni même le désir de m'arracher.

Vers la fin de l'hiver, Macha prit de l'inquiétude à mon égard et résolut, quelque chose qui pût arriver, de me conduire à l'étranger. Mais pour cela, il fallait de l'argent: or, c'est à peine si nous savions ce qui nous revenait par suite du décès de notre mère; nous attendions avec impatience notre tuteur qui devait venir régler nos affaires. Enfin, il finit par arriver dans le courant de mars.

— Grâce à Dieu, me dit un jour Macha, pendant que j'étais comme une ombre, le cerveau vide, le cœur mort, grâce à Dieu, Serge Mikailowitch est ici. Il vient d'envoyer demander de nos nouvelles et s'annonce pour le dîner. Secoue-toi donc un peu, ma chère Katia, allons, fais un effort; que penserait-il de toi? Il vous aime tant toutes les deux, ce cher tuteur.

Serge Mikailowitch était un proche voisin et avait été le plus grand ami de notre défunt père, quoique plus jeune que lui.

Non seulement son arrivée changeait tous nos plans de vie, et nous assurait la possibilité d'abandonner la campagne, mais dès mon enfance j'avais été habituée à l'aimer et à le respecter. En me donnant le conseil de "me secouer," Katia n'ignorait pas que de toutes nos connaissances, Serge Mikailowitch était la personne devant laquelle il m'eût été le plus pénible de me montrer sous un jour défavorable.

Non seulement j'avais pour lui

une grande affection, comme chacun dans la maison, depuis Macha et Sonia — sa filleule — jusqu'au dernier domestique, mais cet attachement avait pris pour moi une importance toute particulière. Après un mot échappé devant moi à ma mère. "C'est un mari comme lui que je désirerais pour toi," avait-elle dit.

Ce souhait m'avait fort étonnée alors, une pareille idée m'était assez désagréable, car, mon idéal avait une toute autre tournure. Mon héros, à moi, était jeune, mince, blanc, pâle et mélancolique, tandis qu'au contraire, mon tuteur était grand, robuste et toujours gai, autant que j'avais pu le remarquer. Néanmoins cette réflexion de ma mère n'avait pas été perdue pour moi. Six ans auparavant, lorsque je n'avais encore que onze ans, Serge me disait *tu*, il jouait avec moi, m'appelait "petite violette" et depuis lors, je me demandais, non sans effroi, ce que je ferais si jamais il voulait faire sa femme de moi.

Serge Mikailowitch arriva quelques minutes avant le dîner auquel la bonne Macha avait ajouté un plat d'épioards et un entremets sucré. J'étais à la fenêtre lorsque qu'il approchait de la maison dans un petit traîneau, mais aussitôt qu'il eut tourné l'angle de la maison, je descendis précipitamment au salon pour ne point laisser voir que je le guettais et l'attendais.

Mais aussitôt que j'eus entendu sa voix éclatante, ses pas et ceux de ma gouvernante, je n'y puis plus tenir et j'allai à sa rencontre. La main dans celle de Macha, il causait avec elle et souriait. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'arrêta et me considéra attentivement quelques instants sans me saluer; j'en fus toute troublée et je me sentis rougir.

—Vraiment, est-il possible que ce soit vous, dit-il enfin, de son ton naturel, et décidé, et dégageant sa main, il vint à moi.

—Peut-on changer de la sorte? Comme vous voilà grande! Hier, une petite violette! Aujourd'hui, une rose épanouie! De sa large main il enveloppa la mienne et la serra avec tant de force qu'il me fit presque mal. J'avais pensé qu'il me la baiserait et déjà je m'étais inclinée devant lui, mais il se contenta de la serrer une seconde fois en me regardant droit dans les yeux de son front et bon regard.

Il y avait six ans que je ne l'avais revu. Je le trouvais bien changé, vieilli, bruni; il laissait pousser sa barbe ce qui ne lui al-

lait pas très bien. Mais il avait conservé ces manières simples, même visage ouvert et honnête, aux traits fortement accentués, mêmes yeux pétillants d'esprit, son sourire si plein de grâce — véritable sourire d'enfant.

Au bout de cinq minutes, il avait déjà plus un hôte, il avait les allures d'un ami de la maison avec nous toutes et même vis-à-vis des domestiques qui par leur empressement à son égard manifestaient la joie que sa présence leur faisait éprouver.

Il n'agit nullement en voisin, croyant obligé de prendre des compassés et de se confondre en condoléances; il se montra gai, causa beaucoup et ne lui parvint pas à échapper un seul mot concernant maman, de sorte que cette différence me parut d'abord étrange et me froissa. Mais je compris bientôt que ce n'était point par différence qu'il agissait ainsi, mais avec intention, et je lui en gré.

Le soir, notre bonne Macha se vit le thé au salon, comme c'était l'habitude du vivant de ma mère. Sonia et moi, nous nous mimâmes auprès d'elle, pendant que Serge Mikailowitch arpentait la chambre de long en large en fumant sa pipe de mon père retrouvée par notre vieux Grégoire.

—Que de changements terribles se sont produits ici! fit Serge tout à coup, en s'arrêtant.

— Hélas! répondit Macha, soupirant.

Et remettant le couvercle du samovar, elle regarda Serge, prête à fondre en larmes.

—Vous rappelez-vous encore notre père? me demanda-t-il.

—Bien peu lui répondis-je.

—Que ce serait bon pour vous de le posséder encore!... et il avait un regard voilé qui se perdait au-dessus ma tête. J'ai beaucoup aimé votre père, ajouta-t-il plus lentement et ses yeux brillèrent d'un éclat humide.

—Et voilà que Dieu l'a repris aussi notre mère, s'écria Macha, et jetant la serviette sur la table elle prit son mouchoir et se mit à sanglotter.

—Oui, oui, que de changements terribles dans cette maison, répéta Serge au bout d'un moment et il passa dans l'antichambre, les yeux pleins de larmes.

Je le suivis du regard.

— Quel excellent ami! dit Macha.

—Du salon, nous attendîmes les rires de Sonia qui jouait avec lui. Je lui fis porter une tasse de thé.